

Politique de Dieu, politiques de l'homme 1966

Chapitre 1 : NAAMAN (II Rois v, 1-19)

Il nous semble que ce texte comporte de multiples aspects, souvent délaissés, et que finalement il nous oblige à soulever plus de questions qu'il n'aide à trouver de réponses.

Le miracle n'est pas une manifestation de la bonté de Dieu

Dès l'abord, et en nous référant à la parole même de Jésus, ce miracle doit paraître surprenant parce qu'il n'est pas une manifestation pure et simple de la pitié de Dieu envers le malade. Là n'est pas sa signification. Jésus nous dit : « Il y avait plusieurs lépreux en Israël du temps d'Elisée, et cependant *aucun* d'eux ne fut purifié, si ce n'est le Syrien. » (Lc IV, 27) [...] ce n'est donc pas parce que le lépreux est bien malheureux que Naaman est guéri, ce n'est pas un de ces miracles de l'amour de Dieu qui doit être signe du rétablissement de toutes choses dans le Royaume. (360)

Naaman n'est pas un saint

Le miracle pour Naaman a une autre dimension, une autre orientation et tout ici nous conduit au « niveau de l'étonnement ». Naaman est un général ; c'est un homme de guerre, un homme de sang, malgré la signification de son nom. Nos pacifistes et non-violents doivent aussi comprendre que l'homme de sang n'est pas exclu de l'amour de Dieu et pourtant notre première réaction est forcément défavorable. Il a choisi la violence, n'est-il pas normal qu'il soit frappé et qu'il porte sur lui l'impureté, marque de son péché, signe de sa violence.

Mais non seulement ce Naaman est un homme de guerre, en plus, il est un Puissant, le confident du roi, le Premier. Et nous savons si bien que Dieu aime les humbles, les pauvres, les faibles.

Nous savons maintenant bien entendu que l'Evangile est fait pour les malades, que Jésus s'est fait pauvre parmi les pauvres, nous savons par cœur le « Malheur à vous, riches », et nous ne voyons plus que cet aspect du jugement de Dieu : Dieu élève les humbles et abaisse les puissants. D'autres époques ont confondu élévation (ou réussite) sociale et politique avec bénédiction de Dieu et excellence devant Dieu, Alliance du Trône et de l'Autel. A ce moment, il eût semblé tout à fait normal qu'en effet Dieu s'occupât de ce puissant Naaman, et que Dieu le guérisse... pour qu'il puisse continuer à remplir son rôle éminent.

Aujourd'hui, il n'en est plus de même ; nous considérons que cette lèpre n'est rien de plus que l'expression de la menace : « Malheur à vous, puissants ».

Bien plus encore, ce Naaman est Syrien, et cela, à cette époque, ne signifie pas

seulement un étranger, mais un représentant de la puissance en permanence ennemie, la plus menaçante à l'époque pour le royaume d'Israël, celle qui a déjà plusieurs fois envahi Israël. Ce Naaman, en tant que général syrien, a déjà certainement participé à des guerres contre Israël, puisque l'on nous dit qu'il était un homme de guerre remarquable. Voici l'homme à qui Dieu va manifester son amour.

Approfondissement du paradoxe

Rappelons une fois de plus que ceci n'est pas absolument unique dans l'Écriture : rappelons également le contresens permanent que l'on fait aujourd'hui dans l'Évangile lorsque l'on parle des publicains et des prostituées. La sentimentalité veut que ce soit des pauvres : on se représente toujours ces publicains comme de pauvres gens, ces prostituées comme les malheureuses qui font les trottoirs de nos grandes villes. Et inversement les Pharisiens comme de gros bourgeois riches, alors que la réalité historique est exactement inverse : les Pharisiens étaient assez pauvres et se ruinaient en aumônes et en sacrifices. Les publicains appartenaient à d'énormes sociétés capitalistes, étant eux-mêmes soit des capitalistes soit des employés très largement payés, et les prostituées dont il est question correspondent aux « mondaines » de 1900, c'est-à-dire des femmes fort riches. Leur misère n'est pas au niveau de l'argent ni de leur situation sociale, qui est élevée, mais au niveau du mépris. Ils sont méprisés par ceux qui justement sont d'honnêtes pauvres, et qui savent que Dieu est avec les pauvres, par ceux qui sont des patriotes israéliens (car ces publicains sont des collaborateurs de l'envahisseur, de l'ennemi du peuple élu) et par ceux qui maintiennent la morale que Dieu a enseignée à son peuple. [...] Dieu renverse toujours nos jugements et nos spontanés. (361)

Il nous faut tenir pour la liberté entière de Dieu et le caractère mystérieux de l'Histoire ; c'est, me semble-t-il, ce que signifie notre texte : bien plus que l'universalité de Dieu, c'est sa liberté dont il est question. Il aime qui Il veut, et sauve même les Syriens, ennemis de son peuple. (363)

La compréhension politique des événements : les deux rois

Le roi de Syrie tient à son général ; du moment qu'il y a une chance de le guérir, il faut la tenter, et du moment que le guérisseur habite la Samarie, à qui donc un roi pourrait-il s'adresser sinon à un autre roi ? La lettre du roi de Syrie est tout à fait significative (ainsi que la réaction du roi d'Israël) quant à la relation des deux peuples. Il est évident que le Syrien est le plus fort, le supérieur hiérarchique ; il donne des ordres. Ce roi de Syrie agit comme un roi païen normal, il croit à la Magie. Comme chez lui, c'est le roi qui détient la puissance magique pour tout le peuple, comme il est le roi-Dieu, il considère qu'en Israël c'est la même chose, et il s'adresse directement à son homologue pour ce miracle.

D'autre part, pour quelqu'un qui détient la puissance selon le monde, il n'y a que des relations de puissance à puissance, et il fait l'erreur de tout politicien normal, il s'adresse au politicien pour résoudre un problème.

Or voici que le roi d'Israël, en recevant cette lettre, réagit comme le roi de Syrie : il interprète l'acte de ce dernier à son niveau politique. Il est très remarquable de constater que, finalement, c'est le roi d'Israël qui, de tous, est le moins croyant, le moins obéissant à la volonté de Dieu. Il procède au doute raisonnable. Bien sûr, il connaît Élisée, il a déjà eu affaire à lui. Mais il n'« y croit » quand même pas. Il lui paraît invraisemblable que le roi de Syrie vienne *réellement* chercher un miracle. Au niveau politique, une telle demande ne peut être qu'une provocation. C'est la catastrophe : le roi de Syrie cherche une nouvelle occasion de guerre, il demande donc quelque chose d'impossible. Le roi d'Israël ne songe nullement à Élisée, car, qui donc est le roi ? Le titulaire de la puissance ? Et, en l'occurrence, l'oint du seigneur ? C'est lui. Une fois de plus, c'est l'autocontemplation du pouvoir politique, qui estime que tout doit se régler au niveau du politique, par des moyens politiques, et que tout a une signification politique. (364)

La compréhension humaine du sacré : Naaman

L'intervention de pouvoir institué à pouvoir institué n'intéresse pas Dieu, nous sommes devant des actions et réactions humaines sans signification, mais il est encore un autre personnage qui entre dans ce secteur de puissance, c'est Naaman lui-même ; lui aussi est un puissant à qui, selon le monde, on obéit, on doit le respect et qui s'attend à ce que le Nabi soit très honoré de sa visite. De plus, il s'est fait une certaine représentation du Magicien, il a vu pratiquer chez lui ces hommes, et il s'attend au même genre d'opération. En tant qu'homme du monde, Naaman peut admettre une différence de quantité de puissance d'un magicien à un autre, mais non pas de qualité. Il en est toujours ainsi de nous en présence de Dieu. Celui-ci est plus puissant, plus miséricordieux, etc., mais nous ne pouvons pas concevoir qu'il soit Autre que les dieux du monde auxquels nous sommes accoutumés.

Ainsi Naaman se trouve en colère parce qu'on lui a manqué de respect, on s'est moqué de lui, on n'a pas été poli, et on ne s'est pas comporté comme tout bon magicien doit se comporter. Naaman se situe dans l'ordre du monde, il doute, et il a raison de douter car ce qui lui est demandé est effectivement absurde. (364)

Sens divin et absurdité humaine

Il en est toujours ainsi quand la parole de Dieu nous atteint, elle paraît forcément a priori absurde, parce qu'elle est d'un autre ordre. Et notre conversion ne consiste pas à assimiler cette parole qui deviendrait raisonnable, l'absurde subsiste, mais ce qui devient absurde à partir de ce moment-là, c'est le monde, sa sagesse, son intelligence, sa politique, son expérience : car la folie de Dieu est plus sage que la

sagesse des hommes. A partir de la conversion de Naaman, ce qui lui paraît ridicule et absurde ce sera les mœurs, les coutumes et la religion de la Syrie. (365)

Les instruments dont Dieu se sert

En face de toutes ces décisions et réactions de l'homme dont Dieu ne se sert pas, qu'il laisse de côté, il faut considérer les moyens modestes, humbles, que Dieu choisit pour accomplir son dessein. C'est d'abord une petite fille du pays d'Israël qui est esclave à Damas, chez Naaman (et c'est bien la preuve des guerres précédentes et que Naaman y participait.) C'est elle qui est le premier instrument de Dieu, une fille (alors que l'on sait le peu d'importance des femmes ici), une enfant, une esclave. Il peut difficilement y avoir point de départ plus médiocre, plus dépourvu de poids humain. Et pourtant sa parole a une force de conviction, elle est manifestement l'expression de sa foi : elle dit la Vérité, elle a discerné qu'Élisée est en vérité un prophète de l'Éternel. Mais une fois qu'elle a exprimé cette Vérité, et ainsi témoigné de sa foi (et convaincu Naaman!), elle disparaît de l'histoire ; on ne reparlera plus jamais d'elle, son nom n'a pas été conservé, son aventure humaine n'a plus d'importance : elle a porté la Parole de Dieu, et c'est cela qui est l'événement décisif de sa vie, pour elle, et pour l'autre.

Mais nous voyons, dans la suite du récit, Dieu qui se sert encore des plus humbles : les serviteurs de Naaman, encore des esclaves, et qui plus est des païens. [...] Voici qu'il cède à l'argument le plus simpliste qui revient à dire : « Tu peux bien faire cela, à tout hasard, si ça ne te fait pas de bien, ça ne te fera pas de mal ; ce n'est pas compliqué ! Pourquoi ne pas le tenter ? » ce que nous considérons habituellement comme le contraire de la parole de la foi ! Mais admettons que finalement si Naaman décide à cause de ce simplisme, c'est qu'il se situe à sa propre hauteur. C'est là une parole que l'homme naturel peut entendre, et peut accepter. Ce n'est bien sûr pas la parole du prophète, et les chrétiens n'ont pas à prendre modèle sur ce genre d'arguments, mais c'est la parole que l'homme quelconque peut adresser à l'homme quelconque, et nous devons nous garder de la mépriser (ni de la surévaluer) : Dieu nous montre ici qu'il s'en sert *aussi*. (366)

Chaque personnage du récit agit de façon indépendante

Chacun est ainsi entré dans le dessein que Dieu avait sur le lépreux, chacun a eu son rôle, a rempli sa vocation, le sachant (Élisée) ou ne le sachant pas. Mais chacun est intervenu selon sa propre tendance, à son propre niveau, par sa décision personnelle. Chacun a été ce qu'il a choisi à ce moment d'être. Nous ne voyons à aucun moment une action de Dieu contraignant celui-ci ou celui-là. Au contraire, tout le récit est fait pour nous montrer chacun intervenant librement et selon sa situation et avec son libre propos. Tout le récit est fait pour manifester cette indépendance de l'individu à l'égard de Dieu qui n'agit pas dans son subconscient ni

ne le conditionne directement ou indirectement.

Comment puis-je affirmer que tel est bien le sens du récit ? Il est, me semble-t-il, un argument bien simple. Si le récit voulait nous montrer Dieu écrasant la volonté de l'homme et le contraignant à faire ce qu'il veut, alors tout était si simple : Dieu envoie directement Naaman à Élisée, et Naaman obéit purement et simplement. Nous trouverions alors ici le schéma mille fois répété de toutes les légendes, antiques ou médiévales, où la relation des dieux et des hommes est justement la relation d'une écrasante volonté avec un homme qui fait comme un automate la volonté de celui qui l'a monté. Il n'y a ici rien de commun : chacun agit selon sa propre volonté. (367)

L'action inactive du Prophète

Un seul en somme n'agit pas : c'est le Prophète. Celui qui *sait* quelle est l'intention de Dieu sur cet homme, celui qui connaît l'Évangile de Dieu pour ce lépreux, celui qui peut dépasser sa propre volonté, sa propre intention, son niveau personnel de jugement, c'est celui-là seul qui n'agit pas, il intervient auprès du roi d'Israël qui se désespère et se fait envoyer le lépreux. Mais il ne sort même pas de chez lui pour voir et recevoir ce général, il ne l'accueille pas, il n'agit pas. Il lui fait dire quel est l'ordre de Dieu sur lui ; il ne lui annonce pas l'Évangile, mais avec la promesse, un commandement. Et tout cela devrait nous faire repenser à nos mots d'activistes dans l'Église, à l'impératif que l'Église doit sortir de chez elle pour rencontrer le monde, à l'insistance pour que les chrétiens cessent de présenter aux hommes l'exigence et le commandement de Dieu... (367)

Les choix de Naaman

A chaque pas, le général a une décision à prendre ; à aucun moment cette décision ne se trouve en présence d'une contrainte irrésistible, d'une évidence, d'une certitude foudroyante. Il a à écouter ce que dit la petite esclave. Mais pourquoi lui obéirait-il ? Et de même quand le roi d'Israël le renvoie vers Élisée, pourquoi ne se vexe-t-il pas, et ne revient-il pas en Syrie pour provoquer l'incident diplomatique ? Et bien sûr la parole qu'Élisée lui fait dire n'est pas contraignante ni totalitaire. [...] Et encore en face de ce que lui disent ses esclaves. Ainsi à chaque pas de cette histoire, chacun décide par lui-même ce qu'il a à faire, comme Naaman et celui-ci, à chaque tournant, se trouve placé devant une simple parole, qu'il est tellement aisé d'écarter, de négliger. Et ce concours aboutit à l'expression du plein Évangile. (368)

Tout ça pour ça

Mais ce qui achève de nous dérouter dans cette histoire, c'est que, finalement, tout cela se produit apparemment pour rien. Bien sûr, Naaman est guéri. Ce n'est pas

négligeable qu'un malade soit guéri, et surtout un lépreux. Mais enfin, il y en avait beaucoup d'autres. Bien sûr encore, Naaman discerne dans cette guérison un acte de Dieu, il reconnaît que ce Dieu est différent de tous les autres dieux, qu'il n'y a pas d'autres Dieu que lui. Et cela certes est encore moins négligeable. Nous voyons donc que le miracle dont il est l'objet le convertit. [...] Tout cela est très bien. Mais à part ces deux résultats personnels à Naaman, que voyons-nous ?

D'abord au point de vue politique, cela n'améliore en rien la situation, la guerre éclate de nouveau très rapidement entre Israël et la Syrie. Nous la voyons, cette guerre, se développer au chapitre VI, et les historiens sont d'accord pour reconnaître que c'est bien le même roi d'Israël qui est dans ces deux histoires. Autrement dit. Naaman qui continue à être général va probablement conduire les armées de Syrie contre Israël. Sa conversion ne change pas le rapport de puissance ; l'Église présente en Syrie n'empêche pas la politique d'être la politique. Et c'est une grande illusion de croire que l'Église peut empêcher les guerres (ce qui ne veut évidemment pas dire qu'elle doit les approuver).

Par ailleurs, Naaman reste plein de superstitions, sa conversion au vrai Dieu ne l'a nullement dépouillé des croyances de son milieu, de sa civilisation, il n'est pas devenu un bon théologien. Nous le voyons en effet demander de la terre d'Israël, la charge de deux mulets, pour en faire une petite plate-bande où élever un autel à l'Éternel. Il reste convaincu du caractère « local » de Dieu, de son lien à une certaine terre donnée, il reste convaincu qu'emporter de cette terre, c'est emporter avec, un peu de la présence de ce Dieu. Il reste convaincu que ce Dieu-là ne veut être adoré que sur cette terre-là, qu'il a choisie pour la donner à Son peuple. Il reste convaincu qu'un sacrifice offert à ce Dieu sur une autre terre ne lui plairait pas. Sottises bien sûr, pour nous qui sommes si spirituels que nous avons chassé Dieu de la terre pour le reléguer le plus loin possible. Mais sottises qui ne sont pas condamnées par Dieu. (369)

Foi et culture (Ellul Jésuite...)

Notre texte ne nous dit pas qu'Élisée rectifie ou condamne, ni qu'il lui donne une leçon de théologie. Naaman reste habité par les idées de son temps, mais il les plie, les asservit à la présence du vrai Dieu. C'est pour servir ce vrai Dieu qu'il agit d'une façon qui nous paraît absurde ; c'est pour aimer de façon *exclusive*, pour délimiter avec rigueur, pour affirmer publiquement sa rupture que, reprenant les mœurs, les idées, les coutumes de son milieu, précisément il s'en sert pour marquer que ce Dieu n'est pas le même que les autres. Alors l'absurdité de son acte est agréée, aimée de Dieu. « Je porte en Syrie la terre d'Israël, parce que la terre de Syrie n'est pas bonne. » Quel scandale. Il n'y aurait pas eu de scandale s'il en était resté à un amour spirituel de Dieu. « Je porte en Syrie la terre qui vient d'ailleurs, pour attester concrètement la présence du seul vrai Dieu, qui ne saurait être aimé et servi sur cette terre-là, terre de Baal, de Rimmon et d'Ishtar. » Voilà comment la foi

transforme les coutumes tout en laissant l'homme dans sa civilisation, voilà pourquoi nous n'avons pas besoin de démythologisation de la Bible : il suffit de la lire pour voir où et comment se fait cette démythologisation. (369)

Contradiction et unité

Mais l'ambiguïté de la situation de Naaman n'est pas levée pour autant. Il affirme ouvertement, il établit la rupture de sainteté dans Aram, en créant cette mince plate-bande sacrificielle, mais d'un autre côté il reste l'homme politique, le conseiller, le général. Il se trouve partagé entre son devoir d'Etat auprès d'un prince idolâtre et sa foi dans l'Éternel. Et notre récit continue d'être surprenant. Il ne vient pas à l'idée du guéri de convertir son roi, il ne brûle pas d'un désir de témoignage, de la flamme des néophytes. Il ne songe pas davantage à prendre sa retraite, à se faire ermite, à fuir son poste. Il est homme politique et homme de guerre, il le reste. « Que chacun reste à l'état où il était quand il a été appelé par le Seigneur, que l'esclave reste esclave... » (I Co VII, 20-21) et le général, général ! Et pourtant il sait que ce Dieu qu'il servait jusqu'à présent et que son roi continue de servir est un faux Dieu. Il sait que lorsqu'il accompagnera son roi dans les cérémonies, il aura l'air de rendre un culte à ce Dieu. Publiquement, il faudra bien qu'il se prosterne devant Rimmon ! Il sait que cela est mal, qu'il ne pourra pas faire autrement que faire ce mal-là, et il demande pardon. Là encore, scandale !

Voici qu'il a l'intention de pécher, et il demande pardon d'avance. Voici de plus que nous sommes en présence de l'attitude la plus suspecte possible, qui ouvre la voie à toutes les compromissions : la « réserve mentale ». Nous agissons publiquement ainsi, mais nous n'y croyons pas intérieurement, nous sommes libres intérieurement, et ceci justifie en réalité tous les conformismes du siècle présent. Telle est l'attitude, qu'il reconnaît condamnable, de Naaman. Mais cette attitude présente cependant deux aspects positifs : c'est qu'il reconnaît expressément que Rimmon est une idole. Il reconnaît que ce service de l'État est une désobéissance à Dieu, que son action politique est condamnable. Sommes-nous certains, lorsque nous servons les idoles, de discerner que ce sont les idoles ? Sommes-nous certains d'avoir cette lucidité envers la Nation, l'État, l'indépendance des Peuples, le Socialisme, le Progrès, l'Armée, la Culture, l'Argent, etc., et lorsque nous servons au gré des puissances qui nous emploient, sommes-nous sûrs d'avoir la clairvoyance de ce général ? « Je ne peux pas faire autrement, cela fait partie de mon service, mais je sais qu'il s'agit d'un Mal. » Sommes-nous certains d'avoir son honnêteté, de ne pas chercher à concilier les deux ? C'est ici la différence entre l'attitude de Naaman et la réserve mentale : il ne se rassure pas intérieurement, il ne distingue pas deux domaines. Il ne cherche pas à dire que finalement, puisque son service dans le monde est voulu par Dieu, et que ce service comporte l'adoration apparente de Rimmon... (on ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs, il faut bien avoir les mains sales, etc.). Il ne cherche pas à dire non plus que l'on pourrait faire

la synthèse entre Dieu et Rimmon : qu'en ayant l'air de servir l'un, c'est en réalité l'autre que l'on sert (on sert la science, ou l'État, mais c'est en réalité Dieu, etc.). Il admet pleinement la contradiction entre les deux, il admet que l'on ne peut servir Dieu et Mammon, mais il lui apparaît que l'on ne peut pas sortir de cette contradiction. Il n'accepte pas le compromis : il s'en accuse. Il ne cherche pas à se prétendre serviteur dorénavant fidèle de Dieu, puisqu'il continue son service du roi, service qui sera infidèle puisqu'il ne croira plus ce qu'il doit croire en tant que général syrien. Il vit à partir de là dans un déchirement et une contestation, parce que la situation est réellement insoluble. Et elle est celle de tout chrétien conscient participant d'une façon quelconque à une activité de la société. Et il se condamne, et il n'y a pas d'autre attitude ni issue. [...] Et cette honnêteté, quand il demande pardon d'avance, est exactement le signe de l'authenticité de sa conversion.

Il s'adresse à Élisée, il lui expose la situation. Il lui demande en quelque sorte un conseil, il lui demande d'être son interprète, son médiateur auprès de ce Dieu qu'il a reconnu pour le seul et le vrai. Et voici qu'Élisée en somme ne répond pas. Il ne lui donne pas de conseil éthique : il ne lui dit pas qu'il *doit* abandonner son poste, son milieu, qu'il *doit* refuser de se prosterner devant les idoles. Élisée n'entre pas dans une casuistique, pour limiter ce qui serait légitime et ce qui ne le serait pas. Il ne donne aucune solution, il laisse Naaman choisir tout seul, et décider par lui-même ; il le laisse à sa responsabilité sans éclairer quoi que ce soit. Mais il ne le laisse pourtant pas repartir à vide ! Il lui donne la Paix de la part de Dieu. Il lui annonce finalement l'Évangile. Il faut peut-être remarquer alors que si Élisée n'a pas reçu le glorieux général la première fois, venant de la part du roi de Syrie et aussi du roi d'Israël, il le reçoit la seconde fois lorsque c'est l'homme qui vient faire une confession de foi et qui vient exposer le déchirement de sa foi. Si Élisée ne l'a pas reçu quand il s'agissait pour lui de faire un miracle de guérison (qu'il n'a pas refusé d'ailleurs), il l'a reçu lorsqu'il s'agissait du fond du problème. Et ceci également devrait être éclairant pour nos chrétiens assoiffés d'action et méprisant ce qui est seulement de l'ordre de la conversion et de la vie « intérieure ». [...]

Mais aussi, quand Élisée lui dit « Va en paix », cela implique l'affirmation de l'unité de son être. Malgré le conflit, malgré la discordance entre sa foi et sa conduite, malgré cette accusation que porte contre lui sa conscience, voici que Naaman reçoit l'attestation que son être n'est pas double, mais qu'il est un, qu'il existe dans une Unité qui dépasse l'unité formelle de la personne. Maintenant Naaman peut être ce qu'il est, non sans question ni repentance, mais tout entier, homme qui a cessé d'être rongé physiquement par la lèpre, et qui, parce qu'il repose dans la paix de Dieu, cesse d'être rongé par l'idolâtrie de l'État, qui divise et corrompt la profondeur de l'homme. (372)